



# Jeanne Maillot s'est éteinte un mois après l'appel de Londres

## La mère du Général à Paimpont

On l'appelait Mme Maillot. C'est sous ce nom qu'elle s'était installée à Paimpont lorsque la débâcle l'avait conduite à rejoindre l'un de ses fils en Bretagne. Mais à Paimpont, beaucoup de gens étaient dans le secret : Jeanne Maillot, c'était le nom de jeune fille de Mme Henri de Gaulle, la mère du général. Il y aura cinquante ans dimanche, le général de Gaulle était à Paimpont pour s'agenouiller sur sa tombe.

Roland Rigolé habite aujourd'hui la maison qu'occupait Mme de Gaulle pendant son séjour à Paimpont. Il l'a héritée de son père, Louis Rigolé, qui tenait une boucherie à côté. C'est là, dans une modeste chambre du premier étage, que Mme de Gaulle s'est éteinte le 16 juillet 1940, minée par des ennuis cardiaques. Elle venait de fêter ses 80 ans.

La fille du général de Gaulle et son mari, le général de Boissieu, lors de l'inauguration de la plaque-souvenir apposée sur la maison où a vécu « Mme Maillot ». C'était le 18 juin 1975. Entre les deux, au second rang : Roland Rigolé.



Roland Rigolé avait 16 ans à l'époque. Il ne se passait pas un jour qu'il ne rencontre « Mme Maillot », faisant ses emplettes à la sortie de l'église où elle avait l'habitude d'entendre la messe de bon matin. « En fait, explique-t-il, c'est Xavier de Gaulle, un autre de ses fils, qui avait loué la maison. Officier de réserve, il avait été rappelé en 1939 et affecté à Coëtquidan. Il avait donc trouvé commode de résider pas trop loin du camp, avec son épouse et ses deux enfants, Henri et Geneviève, l'actuelle présidente nationale des déportés. »

### « Mon fils est un bon Français »

« Mme Maillot » avait donc quitté son domicile parisien pour se réfugier auprès d'eux. Elle était là lorsque la nouvelle a commencé à se répandre qu'un certain général de Gaulle, depuis Londres, avait appelé les braves à continuer le combat. Roland Rigolé se

souvient de la réaction qu'elle eut alors : « Bien sûr, elle était inquiète. Elle souffrait parce que les autorités de Vichy n'ont eu de cesse de jeter l'opprobre sur l'entreprise de son fils. Mais elle le confiait volontiers aux gens qui étaient au courant : « Charles n'est pas un renégat ; c'est un patriote et un bon Français. » Et Madeleine Hervé, une jeune fille du pays qui tenait sa maison, a souvent eu l'occasion de rapporter ce qu'elle lui confiait : « Charles a toujours réussi ce qu'il a entrepris ; et je suis sûre qu'il est sur la bonne voie. »

Mme de Gaulle ne connaîtra pas le bonheur de voir le général conduire à bien la mission qu'il s'était donnée : « Elle est morte un mois après que son fils eut relevé le drapeau », comme devait le rappeler, le 8 août 1944, un colonel venu s'incliner sur sa tombe à la tête d'un détachement de FFI. « Une tombe sans monument, comme on peut le lire quel-

ques jours plus tard dans les colonnes d'Ouest-France, mais fleurie et entretenue par des mains pieuses ».

« Même pendant l'occupation, se souvient encore Roland Rigolé, il y a toujours eu des bouquets sur cette tombe (1). J'ignore d'ailleurs comment ça s'est fait, mais, un jour, à Londres, le général de Gaulle a reçu un photo de cette tombe sur laquelle il n'avait évidemment pas eu la possibilité de se recueillir. Il l'a montrée à Maurice Schumann et il lui a dit, très ému : « Regardez, ils fleurissent la tombe de ma mère. Ils sont avec nous ! »

### « Merci, mes enfants »

Lors de sa première visite en Bretagne après la Libération, le général de Gaulle trouvera le temps de s'éclipser pour se rendre à Paimpont. Ouest-France le rapporte dans son édition du

mardi 22 août 1944 : « Seul et sans escorte, ayant écarté tout témoin, le général de Gaulle, en fils pieux, est allé s'agenouiller sur la tombe » de sa mère.

En fait, une compagnie de FFI avait été désignée pour lui rendre les honneurs : la 12<sup>e</sup> du capitaine Jubin, alors cantonnée aux Forges de Paimpont. Michel Rénimel en était, avec plusieurs de ses amis qui, en 1943, avaient bravé le danger pour accomplir le même geste (2). « Après avoir fait reposer les armes, il nous gratifia d'un « Merci, mes enfants » très paternel, où l'émotion n'était pas feinte. « Je m'en souviendrai longtemps ». Quant à nous, nous sûmes ce jour-là qu'avec la satisfaction du devoir accompli, resteraient aussi très longtemps gravées en nos mémoires la chance et la merveilleuse sensation d'avoir pu servir et côtoyer d'aussi près le libérateur de la France. »

Yannick BOULAIN.